

ETC



Le sens entre affectivité et corporéité Entrevue avec Fernande Saint-Martin

Christine Palmiéri

Numéro 83, septembre–octobre–novembre 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34754ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Palmiéri, C. (2008). Le sens entre affectivité et corporéité : entrevue avec Fernande Saint-Martin. *ETC*, (83), 36–40.

LE SENS ENTRE AFFECTIVITÉ ET CORPORÉITÉ ENTREVUE AVEC FERNANDE SAINT-MARTIN

Fernande Saint-Martin est une des figures les plus marquantes du Québec par son engagement dans la cause féminine et par les rôles prestigieux qu'elle a joués au sein du milieu de l'art. Ses recherches et théories sur l'art ont été déterminantes pour la sémiologie des arts visuels et lui ont valu une reconnaissance internationale. Elle a été critique d'art, journaliste à *La Presse*, directrice de *Châtelaine*, directrice du Musée d'art contemporain de Montréal, professeure et chercheuse à l'UQAM. Théoricienne de l'art et poète, elle a publié de nombreux ouvrages¹, dont certains ont été traduits en anglais. Elle a également fondé la revue *Situations* et collaboré aux revues *Liberté*, *Art international*, *Vie des arts* et *Les Herbes rouges*. En 1989, Fernande Saint-Martin a reçu le Prix Molson pour ses travaux en sémiologie. Elle a présidé le Cercle des femmes journalistes et un Congrès des écrivains canadiens-français. Elle est membre de l'Académie des Lettres Québécoises depuis 1974, de la Société royale du Canada depuis 1982 et de l'Union des écrivaines et des écrivains québécois. Elle nous parle ici de son parcours, de ses combats, de ses aspirations et de ses projets avec la même passion qui la caractérise toujours.

Christine Palmiéri : *On vous connaît aujourd'hui pour votre travail théorique en sémiologie visuelle, mais on ne peut ignorer votre engagement politique dans le domaine du droit, de l'émancipation des femmes dans la société. Vous avez milité pour l'autonomie des femmes en défiant l'ordre patriarcal des années cinquante et soixante. On peut dire que vous avez contribué à révolutionner la vie des femmes au Québec. Quelles ont été les difficultés ou résistances que vous avez rencontrées ? Comment cela s'est-il passé ?*

Fernande Saint-Martin : Après mes études, j'ai commencé à travailler dans le journalisme étudiant et syndical. Il est certain que j'ai passé vingt ans de ma vie à faire du féminisme, déjà même à *La Presse* quand je suis arrivée en 1954, j'ai un peu révolutionné les pages féminines. J'ai tout changé, et on est passé de 2 à 6 journalistes. On faisait des entrevues et on parlait tout le temps des femmes le moins activement dans le journal. Mais bien sûr après, en 1960, avec *Châtelaine*, ça a été un combat social continu et difficile parce qu'on était encore très proche de la « grande noirceur » : la loi interdisait de parler de contraception, on n'avait encore aucun droit de parler et d'agir au Québec. On était chassées et honnies de la vie sociale, si on ne croyait pas en Dieu et, si on n'allait pas à l'église le dimanche, on était montré du doigt. Judith Jasmin pensait qu'elle avait perdu son emploi à Radio-Canada parce qu'elle avait écrit un article sur l'éducation gratuite. C'était effrayant. Alors, on s'est battues et pendant une dizaine d'années on a tout changé sur les droits fondamentaux de la femme. Puis en 1972, par un pur hasard, on m'a demandé d'aller au Musée d'art Contemporain, qui était en pleine « déconfiture ». Le ministère voulait le fermer, l'ancien directeur était malade à ce moment-là, le Québec était absolument contre l'art contemporain, on ne voulait que d'un art qui comporte un sentiment national. J'ai pris la direction et finalement ça a été de bonnes années. Au début, à *Châtelaine*, j'étais consciente que je menais un combat pour venger ma mère. Elle avait été traitée comme toutes les femmes de

l'époque, on lui avait imposé des enfants qu'elle ne voulait pas. Elle n'avait rien devant elle, ne pouvait éprouver de « transcendance » personnelle. Les femmes avaient été humiliées toute leur vie. Je ne voulais pas que cela se reproduise. Et quand je suis allée défendre les artistes, c'était pareil, les artistes étaient autant humiliés, baffoués, refusés, honnis, bannis, méprisés par la société. Malgré tout, on a pu les représenter et la fréquentation du Musée a doublé, même si on était loin de tout, au bord du fleuve. On exposait des artistes contemporains, mais aussi modernes. Les gens qui venaient au musée, qu'ils aiment ou non les œuvres, ne les comprenaient pas. On nous demandait régulièrement : « Pourquoi vous nous montrez ça ? Pourquoi on regarderait ça ? » Ainsi, à côté des travaux que je menais, l'important c'était de faire de la recherche sur la situation des arts visuels et je me suis consacrée à cela depuis 1972. Mais, je dois dire que, dès l'âge de quatorze ans, au moment où j'ai vu une exposition de Borduas à l'Hermitage, j'ai été passionnée par les arts visuels. Toutes les fins de semaine, je descendais en ville pour aller dans les galeries, voir les expositions. Cela me fascinait.

C. P. : *Les femmes ont aujourd'hui un rôle important dans la société, grâce aux mouvements féministes, mais nombreuses sont celles qui disent devoir travailler plus fort que les hommes pour obtenir des postes importants. Tout ne semble pas encore gagné, surtout en politique. Ce qui semble paradoxal, c'est la difficulté des femmes en Occident à se hisser au pouvoir alors que dans certains pays où les femmes sont opprimées, comme en Inde ou en Indonésie, il y a une tradition de femmes chefs d'État – surtout quand on voit les difficultés de Hillary Clinton malgré son expérience en politique. Pensez-vous que cela va prendre encore beaucoup de temps ?*

F. S-M. : Je suis féministe, mais le rôle de la femme, c'est le rôle de l'être humain. Et même si la femme est différente, les grands facteurs de



Fernande Saint-Martin

structuration de l'être humain sont les mêmes pour l'homme et la femme. On a les mêmes problèmes structurellement. Il est vrai que les femmes paraissent persécutées. Dans la société, la femme a été mise de côté, c'est évident que la question de l'égalité homme/femme n'est pas encore réglée, et qu'il y a encore beaucoup de préjugés antiféministes. J'ai tendance à croire que c'est par l'évolution des structures affectives que l'homme et la femme vont changer. Il faut que la femme fasse du chemin. C'est sûr qu'on aimerait bien garder la haine de l'homme, qui conviendrait parfaitement à ce que l'homme a fait à la femme depuis le début des temps, jusqu'à aujourd'hui. Les féministes qui se figent dans la haine et la vengeance ont une attitude négative infructueuse. Il s'agirait de se venger, mais d'une autre façon, en allant prendre le pouvoir, mais c'est difficile à cause des préjugés. Comme celui qui laisse entendre que « les hommes pensent et sont rationnels ». La psychanalyse a beaucoup à dire à ce sujet.

Pour ce qui est des causes des difficultés d'Hillary, Bion dit : « celui qui s'occupe des causes est toujours dans le domaine de la morale », c'est-à-dire chercher à identifier, de façon paranoïde, des coupables à combattre et à punir ! Il n'y a jamais « une cause » de l'état des choses, mais une multiplicité des causes. Hillary Clinton c'est la femme de Bill, elle est proche de la politique américaine depuis des années. Barack Obama est perçu comme un fils d'es-

claves, on peut dire que c'est deux sortes de minorités qui se font la lutte. Certains disent qu'Hillary Clinton ne s'est pas trop opposée aux guerres, mais que, « comme c'est une femme, on lui pardonnera ». Ainsi, on dit bien des choses et Bion rétorque : « le mot est une invention pour parler de quelque chose que l'on ne connaît pas ». Quand on parle d'Hillary ou d'Obama, personne d'entre nous ne sait de quoi il parle, c'est comme parler d'un pays que personne ne connaît, on en parle sans rien savoir, mais tout le monde a sa petite opinion et juge. Sommes-nous capables de dire ce qu'est la Russie aujourd'hui, si Poutine a exagéré, ou si Sarkozy en France est un fasciste ? On juge facilement au gré du vent. Alors, qu'on soit pour ou contre Hillary, ce n'est pas évident, c'est une femme et Obama, un beau et jeune noir. C'est de la folie pure d'opposer « la revanche des esclaves, enfin ! » et « la revanche des femmes » (celle-ci se fait plus lentement, semble-t-il).

Il y a, bien sûr, une infinité de raisons pour lesquelles les femmes ont de la difficulté à prendre le pouvoir aux États-Unis. L'une d'entre elles, évoquée par les féministes, est que les femmes ne coopèrent pas entre elles. Elles ne se connaissent pas, elles n'ont pas de clubs de femmes. Elles ne sont pas connues au golf ou au hockey. Elles demeurent toujours « séparées ». Après le travail, elles rentrent à la maison pour s'occuper des enfants, elles ne se rencontrent pas entre elles. Alors qu'il faut être vu, connaître beaucoup de monde, avoir des loisirs. C'est sûr qu'avoir des enfants n'aide pas les femmes, c'est difficile, presque impossible de concilier les deux, même avec une bonne (Hillary doit en avoir plusieurs). En plus, on se conçoit différemment. On a une image de la mère. Est-ce que les femmes sont capables de s'en libérer ? Les lesbiennes sont-elles plus libérées que les hétérosexuelles ? Peut-être qu'il faudrait qu'on évolue encore plus. Toutes les femmes n'ont pas vécu « la grande noirceur ». Peut-être qu'il y a une rivalité entre les femmes, plus grande qu'on imagine. Je n'ai pas eu ce problème avec les femmes. Il faut dire qu'il n'y avait pas beaucoup de femmes avec qui être en compétition.

C. P. : *Vous avez d'abord été journaliste à La Presse, directrice de la revue Châtelaine, puis directrice du Musée d'Art Contemporain de Montréal. Cela n'a pas dû se faire sans embûches ?*

F. S-M : J'ai toujours été radicale. Même jeune, j'ai voulu conserver mon nom, j'ai vécu cinq ans avec mon mari avant de l'épouser. J'ai agi à l'inverse de ce que la société préconisait. Maintenant encore, je prends des positions qui vont à l'encontre de ce que mes collègues croient, avec mon dernier livre, *Le sens du langage visuel*. Affirmer que le sens, c'est quelque chose de caché qu'il faut expérimenter par l'affectivité, on va dire que c'est de l'infantilisme ou du féminin, que le sens c'est un produit conceptuel, etc. Je sais que je prends position, même défendre l'art visuel c'est presque un suicide...

C. P. : *Vous n'avez jamais craint de prendre position. Déjà, avec Châtelaine, vous publiez des nouvelles et faisiez connaître la littérature québécoise aux lectrices.*

F. S-M : Absolument. Les gens me disaient même que je dressais les femmes contre les hommes. Il y avait aussi d'autres petits groupes ou revues, comme *La vie en rose*. Mais *Châtelaine* avait un plus grand lectorat (300 000 lectrices) et on essayait de changer les choses. À l'époque, je voyais bien que le marxisme aussi défendait une société patriarcale et qu'il fallait être contre, au nom de la femme. En 1972, les femmes ont acquis tous les droits civiques. La femme devait alors changer, devenir mature psychologiquement. Cela s'est fait un peu par la libération sexuelle. Mais est-ce que les femmes sont plus satisfaites ? Oui, pour celles qui s'expriment, c'est sûr qu'il y a une progression, mais ce n'est pas assez.

C. P. : *Pensez-vous que les féministes ont peut-être ralenti leur lutte ? D'ailleurs, il ne semble plus y avoir de mouvement comme tel, mais des actions isolées. Est-ce bon signe ? Ou, au contraire, de mauvais augure ?*

F. S-M : Actuellement, je pense que le plus gros problème des femmes se situe sur le plan psychologique et affectif. Il faut



qu'elles se libèrent de leur mère. Il faut qu'elles sentent le besoin de se réaliser sur le plan symbolique et non pas uniquement sur le plan affectif et sexuel, car finalement, ça ne mène nulle part de répéter indéfiniment les mêmes choses. Il faut que l'affectif ouvre sur la création, sur une construction de la pensée, pour mieux connaître les choses, les gens. Comme une nouvelle façon de penser et de vivre. Je trouve que les femmes se sentent « comblées » en ce moment.

Ça fait longtemps que je parle de topologie, parce que je suis une femme, je crois, mais ce n'est pas les femmes qui l'ont inventée. Lors d'une rencontre des écrivains québécois sur la femme, les féministes disaient que la seule solution était de faire table rase de tout ce que la civilisation masculine avait créé. J'ai pris position contre, car comment sait-on ce qui est féminin ou masculin, puisque nous avons été formées par des structures masculines.



Qu'est-ce qui est plus féminin ? Ce qui est bon ? L'amour, la relation, la fécondation, la création ? C'est aussi bon pour les hommes que pour les femmes.

Il est vrai qu'aujourd'hui, la femme crée beaucoup plus qu'avant, mais pas suffisamment et à cause de cet immobilisme, elle n'évolue pas assez. Elle ne recherche pas beaucoup la connaissance, celle du cosmos comme de l'être humain. On prétend qu'on est en train de perdre la culture québécoise. Je dois dire que les gens de mon âge ont peu reçu du Québec comme héritage culturel. De l'école, du secondaire, de l'institution, tout ce que j'ai reçu était négatif, mesquin, étroit. Comme je l'ai dit, en tant que femme, je n'avais droit à rien, si ce n'est à la religion. Je ne peux pas dire que j'ai été formée par le Québec. Je dois bien peu au Québec. Je me suis dit, c'est moi qui vais lui donner quelque chose, qui va faire le Québec. Aussi, la culture québécoise, c'est quoi ? La musique populaire ? La télévision ? Le plus important pour la structuration de l'individu, c'est la connaissance. On ne l'a pas ! On n'a pas de penseurs originaux, pas de sociologues, de philosophes, d'ethnologues, de psychologues, etc. On vit en parasites de l'Europe et des États-Unis. Si vous devez enseigner la culture québécoise au Cégep, qu'allez-vous enseigner, sinon des reflets des cultures étrangères ? Même la culture française est réputée étrangère !

C. P. : *Il y a pourtant des artistes, des écrivains, des productions ?*

F. S.-M. : Des noms, oui, mais on ne connaît pas les productions. Riopelle, Borduas, Molinari, on ne sait pas ce que c'est, on ne communique pas. On ne sait pas en parler. On n'ose pas dire si une chose est bonne et pourquoi elle est bonne ou pas. Il y a des noms et des événements, c'est tout. Il n'y a plus de lieux de réflexion. Par exemple, mon dernier livre est paru depuis plus d'un an et personne n'en a parlé; même s'il déplaît, ce n'est pas une raison pour ne pas en parler, pour ne pas ouvrir un dialogue, surtout qu'il n'y a pas beaucoup de réflexions sur les arts visuels au Québec !

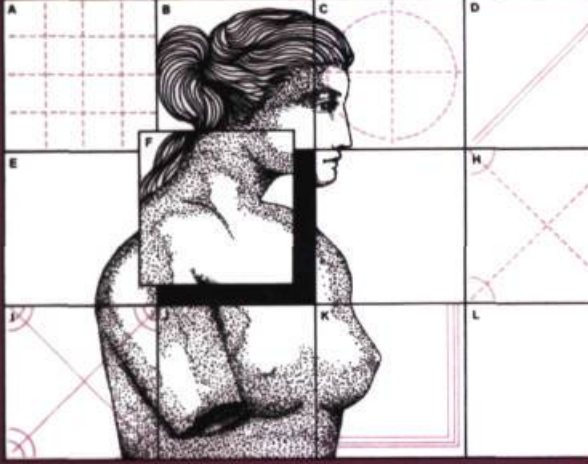
C. P. : *Justement, avec votre ouvrage La sémiologie du langage visuel, vous avez révolutionné l'analyse des œuvres d'art; avec votre dernier livre, Le sens du langage visuel, qui s'appuie sur des théories psychanalytiques, vous redonnez à cette discipline une dimension plus sensible, en redonnant « de la chair au discours », ce qui était inespéré mais souhaitable. Vous réussissez un tour de force majeure. Comment l'introduction de la psychanalyse s'est-elle imposée dans vos recherches ? Comment passe-t-on d'une approche « désobjectivante » à une approche plus humaniste, qui tient compte des affects et des percepts ?*

F. S.-M. : Dès le début, j'ai senti une insatisfaction par rapport à la façon dont les gens ordinaires considéraient l'espace. Disons, rétrospectivement, que l'espace euclidien, c'était une chose que je ne pouvais pas accepter; imaginer que le monde est un espace immobile, vide, meublé d'objets isolés les uns des autres. Cela ne convenait pas à mes aspirations. C'est donc très tôt que je me suis impliquée dans la valorisation des autres espaces, notamment l'espace topologique, espace intime, uni, plein, rythmé, centré, qui donne satisfaction. C'est sûr qu'en art abstrait, c'était l'espace topologique qui régnait mais personne n'en parlait. J'ai donc écrit *L'espace pictural*, en 1968. À un moment donné, j'ai cessé de faire de la critique d'art, je trouvais cela futile, inadéquat. Dans *ETC.*, on a beaucoup parlé de la crise de la critique. Une grosse crise, en effet, parce que la plupart des artistes, depuis des temps immémoriaux, disent que les critiques et les muséologues ne comprennent rien à l'art, que ce qu'ils disent n'a rien à voir avec ce qu'eux veulent exprimer, ce qu'ils pensent être pertinent. On est dans un monde visuel, dans un langage qui se veut universel, de tout temps, mais qu'on ne connaît pas. On a dit qu'avant le XX^e siècle, la peinture et la sculpture n'existaient pas, dans le sens qu'on ne les comprenait pas. Je me suis demandé : est-ce qu'il y a un moyen de comprendre ? Il a fallu en inventer la grammaire. Cela a pris plusieurs années d'études à l'UQÀM avec des chercheurs et des étudiantes, pour trouver

La funeste fusion
où s'écoule l'espace
qui faisait de l'un
l'épaule verte
la porte ouverte
aux rosiers déchirés
la prunelle recueille l'effluve de n'être là
que de l'avalement
à la fissure du cou
impitoyable osmose
frontière émue
entre le souffle et la brûlure
envahie plaie rouge
au gras des mains
tout fond sous la lèvre
se glisse sous le sein avide
ce recel dans le tronc
des chairs coupées d'air
divines tueries au flanc du bras
enserrant la ponte disparue
la lente vibration d'une aube en allée
l'éperdu ressac du sang
évidant la plaie de son poids
arrachant la chair à la dent
morsure évanouie
miroitant
ce trop-plein aspiré
au chuintement
de la peau

FERNANDE SAINT-MARTIN

SÉMIOLOGIE DU LANGAGE VISUEL



Presses de l'Université du Québec

Fernande Saint-Martin, Sémiologie du langage visuel.

comment décrire l'organisation visuelle dans une sorte de syntaxe qui n'avait aucun rapport avec la syntaxe verbale, mais qui avait malgré tout un mode d'organisation qu'il faut connaître. Ce n'est pas avec la syntaxe, toutefois, que l'on peut comprendre, il nous faut le « sens ».

Après les huit ans consacrés à élaborer une syntaxe, il me fallait comprendre comment on conçoit le sens dans le langage verbal qui est si commun, utilisé par tout le monde, pour essayer de saisir ce qu'est le sens du langage visuel. Ainsi, dans les premières cent pages de mon livre, je me suis demandé : qu'est-ce que les gens proposent dans le domaine du sens verbal ? Est-ce qu'il y a quelque chose là que l'on peut utiliser pour expliquer le sens du langage visuel ?

À l'époque où plusieurs déplorent « la mort du sens » (et que d'autres s'en réjouissent !), j'ai voulu me confronter à la question : Qu'est-ce que le sens ?, quel est le sens du mot « sens » ? et, plus précisément, quelle sorte de sens est construit à travers le langage visuel ?

Il me semblait normal d'interroger d'abord ce que la tradition verbale – dont l'hégémonie persiste ! – définit comme « le sens », auprès de quelques penseurs censés s'être préoccupés de la question du sens, depuis le renouveau herméneutique du XIX^e siècle, puis de Saussure et Wittgenstein, Merleau-Ponty et Derrida. Une enquête qui risquait d'être sans fin et qu'il a bien fallu restreindre et condenser.

Mais la tradition verbale a bien peu à dire sur le « sens ». Et le procès fait aux langages naturels depuis Frege, au « défaut des langues », comme disait Mallarmé, n'a fait que s'accroître, rendant encore plus problématique le sens qu'elles étaient supposées véhiculer.

De façon générale, logiciens, philosophes, linguistes ou scientifiques prennent le sens pour acquis, ne s'interrogeant pas sur lui, le jugeant toujours « déjà-là » au dictionnaire, ou « ineffable », décrétant même la futilité de toute question sur le sens. Le sens participerait d'un processus sans fin, dira Peirce, il ne peut « s'épingler » et il se « défile » toujours (dira Lacan), ou il se « dif-fère » dans une multiplicité inépuisable (selon Derrida), livrée, dira Eco, à une arbitraire « association libre » !

Avec la notion du sens est disparue la question de la compréhension. Qu'est-ce que comprendre ? Existe-t-il une telle chose que « comprendre » un texte verbal ou visuel ? – « N'importe qui ne peut pas comprendre n'importe quoi », disait un pionnier, Schleiermacher. Et comment « interpréter » un texte qu'on ne comprend pas ? L'interprétation consiste-t-elle vraiment à adjoindre à un texte « qui n'aurait pas de sens » de nouveaux mots, eux-mêmes vides de sens ?

Cette situation un peu absurde découle, selon certains, de l'image inadéquate du réel communiquée par la grammaire verbale, de par sa syntaxe même, renvoyant à des concepts statiques, isolés et abstraits, étrangers au devenir du réel.

J'ai ainsi conclu, à regret, que le sens ne peut jamais se dire en mots, que le langage verbal est complètement incompetent pour dire comment les choses existent. La syntaxe du langage visuel, au contraire, rend compte, non pas d'assemblages abstraits, mais de « regroupements » d'espaces « perceptuels organiques » internes-externes, produits par toute la corporéité, soit la sensorialité, l'affectif et le cognitif, et qui leur donne sens. Réclamant une perception active, le visuel instaure « des liens » entre les éléments épars de notre expérience du monde, pour construire cette « simultanéité », qui est le fondement de la pensée elle-même.

L'analyse de la pensée visuelle (soit l'analyse de la « spatialité », qui faisait reculer d'angoisse Heidegger !) exige un recours à la notion de « représentation de chose », dont la sémiologie psychanalytique est presque seule à reconnaître l'importance, à côté de la représentation de mot. C'est le pari que j'ai décidé d'adopter. Peut-être me reprochera-t-on d'avoir une approche féminine !

L'espace disponible n'a permis qu'une seule application de cette

FERNANDE SAINT-MARTIN

LE SENS DU LANGAGE VISUEL

ESSAI DE SÉMANTIQUE VISUELLE PSYCHANALYTIQUE



Presses de l'Université du Québec

Fernande Saint-Martin, Le sens du langage visuel.

théorie du sens (déjà ébauchée dans de nombreux articles) à un tableau célèbre d'Alfred Pellin, du milieu de siècle dernier, *Mascarade*. Outre du sens, il s'en dégage les éléments d'une toute nouvelle esthétique, où la beauté n'est plus l'objet d'une « jouissance distraite » de l'œil, mais le fruit d'une expérience active de l'être tout entier, en se mettant lui-même en question !

Nous aurions pu choisir toute autre œuvre, du Moyen-Âge, de la Renaissance ou d'aujourd'hui, car la syntaxe élaborée permet d'éclairer toute œuvre qui met en jeu les éléments du langage visuel. Ce sera là l'une de mes tâches futures.

En même temps, j'ai pensé répondre à une autre question fondamentale. Aujourd'hui, l'art, comme le sens, doit-il être réputé mort ? L'art visuel doit, à mes yeux, survivre ! Car, à travers une confrontation à l'altérité de l'artiste, il est peut-être unique à livrer directement de nouveaux aperçus sur le spectateur, la spectatrice, soit sur cet être qui est, qu'on le veuille ou non, toujours infiniment privilégié, notre propre réalité personnelle !

C. P. : Si l'on observe vos objets d'étude, vous semblez avoir une passion pour l'art abstrait : Mondrian, Rothko, Molinari. Ce sont des œuvres formalistes qui s'élaborent souvent dans la répétition. Parmi les productions contemporaines, y en a-t-il qui vous intéressent plus particulièrement ?

F. S.-M. : Tous les tableaux ou presque que j'analyse sont le fruit du hasard, que ce soit ceux de Magritte, d'Oziac Leduc, de Mondrian, de Rothko ou de Molinari. J'analyse l'expérience que l'on fait devant un tableau et décris l'expérience de ce que l'on ressent en mettant tous les éléments du tableau en relation. C'est un langage spatial facile à apprendre, fondé en gros sur les diverses perspectives, mais qui met en jeu nos capacités émotives à effectuer des liaisons entre les choses, comme à admettre les disjonctions qui nous troublent.

Il s'agit ici d'images « arrêtées » sur un plan (peinture, photographie ou écran d'ordinateur) qui permettent l'analyse. Des œuvres à composantes multiples, comme certaines installations cinétiques, la vidéo, le film, la télévision, trop fugaces, ne se prêtent à l'analyse qu'une fois leurs parties immobilisées, tâche d'une ampleur effroyable ! Sinon, elles sont l'objet d'une « jouissance distraite » ou de projections désordonnées. On se demande où est l'art qui nous prend au cœur ? Celui qui saute aux yeux ? Est-ce le plus malade ? Le plus paranoïaque ? Le plus scatologique ? Les musées sont devenus des cabinets de curiosités qui veulent nous montrer uniquement les choses qui surprennent. Mais on ne veut pas juste être surpris, on veut comprendre un peu, avoir des émotions, parce qu'on s'ennuie mortellement.

Par exemple, dans l'art numérique je ne vois rien de neuf. C'est banal, c'est toujours la même chose. Le numérique permettrait peut-être des images différentes, en renouvelant l'espace, mais ce n'est pas fait. Ces œuvres m'intéressent peu dans la mesure où je n'ai pas envie de voir dans une œuvre d'art une illustration de ce que j'ai lu dans la presse la veille ou vu à la télévision. Ça m'ennuie énormément. Comme dit Rochlitz, « les œuvres visuelles que les gens aiment vraiment sont très peu nombreuses ». Je pense que l'art visuel a quelque chose à apporter et que, s'il ne l'apporte pas, c'est notre perte à tous. C'est évident que les nouvelles technologies apportent du nouveau dans l'art, et permettent à tout le monde d'être créatif, mais on ne devient pas créateur si on ne s'investit pas, on ne le devient pas simplement en appuyant sur des boutons. Une action sans investissement émotif ne mène à rien. Ce n'est pas un progrès que l'abandon de la peinture. Heureusement, il y en a qui continuent. Il est vrai, toutefois, que les critiques ne s'expriment pas vraiment, ne disent pas aux artistes ce qu'ils pensent de leurs œuvres. Ils ne servent que de publicistes.

C. P. : Que pensez-vous de certaines productions de femmes, comme celle de Louise Bourgeois, qui expriment l'oppression des femmes ?

F. S.-M. : Il y a bien des antithèses chez Louise Bourgeois. C'est difficile de faire une synthèse de son travail. Si je ne fais pas l'ana-

lyse des œuvres, je ne comprends rien et ce que je peux en dire, c'est du bavardage. Je peux parler de mon impression de surface, comme tout le monde, mais ça s'ajoutera au bavardage. Pour ce qui est de la production féminine, il faut que les femmes se transforment, soient moins figées, donc plus matures, même Louise Bourgeois, pour faire des œuvres qui aillent plus loin, qui disent autre chose, qui ne font pas que surprendre par du non-conformisme. Mais c'est sûr qu'il faut que les femmes évoluent encore plus, surtout sur le plan psychologique et affectif, parce que ça oblige à aller au-delà des clichés.

C. P. : Vous avez écrit de nombreux poèmes et publié plusieurs recueils, comme votre très beau livre *Marouflée la langue*, que vous avez illustré vous-même de dessins-signes très gestuels. Avez-vous des projets en chantier ? Comment se fait le passage de l'analyse sémiologique et psychanalytique très pointue, comme vous la pratiquez, à votre écriture poétique, dans laquelle les mécanismes de fonctionnement du sens doivent se fondre et disparaître au profit d'une langue très sensuelle ?

F. S.-M. : J'ai toujours écrit, même de la critique de poésie. Mais quand je lis la chronique de poésie du samedi dans *Le Devoir*, je ne comprends pas ce que l'on appelle « poésie ». C'est de la prose segmentée à la fin de chaque ligne. J'ai tendance à croire que je suis proche des constructivistes russes, avec une valorisation pour l'articulation et l'énergie qu'on donne à certains sons. C'est ce qui structure le poème. J'écris parce que j'en ai besoin, ça me fait un grand bien, les syllabes, les émotions sont perceptibles. Après avoir écrit, je me sens transformée, complètement bouleversée, j'évolue. Beaucoup de gens trouvent cela difficile à comprendre, la poésie, parce que ça ne correspond pas à la syntaxe connue. Le sens se passe dans la globalisation du poème, l'intégration se fait au moment de l'écriture, les connexions se font entre les éléments. Après, on oublie comment, les émotions demeurent. À un moment donné, j'ai fait dix versions d'un même poème pour faire le tour d'une émotion, mais comment faire la différence, comment donner du sens ?

C. P. : Votre carrière est admirable et si bien remplie. Vous avez renouvelé la pratique journalistique, révolutionné la vie des femmes au Québec, aidé au développement de la littérature féminine québécoise, révolutionné la sémiologie visuelle dans le monde, décrypté le sens du langage visuel. Y a-t-il d'autres combats que vous souhaiteriez entreprendre ?

F. S.-M. : Je dois dire que vous réveillez mon désir de comprendre la poésie. Avec quoi doit-on faire des liens ? Quelle serait la structure qui englobe le texte verbal ? Il y a bien une structure spatiale avec des mots, des bribes ? Disons qu'avant ma mort, si je peux arriver à une syntaxe du poème, j'en serais heureuse. Il n'y en a pas encore. Il n'y a pas non plus de syntaxe du roman. Le poème, c'est possible. C'est plus court. Mais je n'ose pas y penser. J'aurais aimé aussi comprendre ce qu'est la sexualité féminine d'un point de vue psychanalytique, pour contribuer à l'évolution des femmes et de leurs productions artistiques.

ENTREVUE DIRIGÉE PAR CHRISTINE PALMIÉRI, EN MAI 2008

NOTES

- ¹ *La littérature et le non-verbal* (essai), Montréal, Éditions d'Orphée, 1958.
- Structures de l'espace pictural* (essai), Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Constantes », 1968.
- Samuel Beckett et l'univers de la fiction* (essai), Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1976.
- Les fondements topologiques de la peinture : Essai sur les modes de représentation de l'espace à l'origine de l'art enfantin et de l'art abstrait*, Montréal, HMH, coll. « Constantes », 1980.
- La Fiction du réel : Poèmes 1953-1975*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Rétrospectives », 1985.
- Sémiologie du langage visuel*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1987.
- La théorie de la Gestalt et l'art visuel : Essai sur les fondements de la sémiotique visuelle* (essai), Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1990.
- Marouflée la langue* (dessins et poèmes), Montréal, l'Actuelle, 1998.
- Le sens du langage visuel. Essai de sémantique visuelle psychanalytique*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 2007.